

Compte rendu de la réunion APA du groupe Paris 4 le jeudi 16 janvier 2020 chez Nicole.

Présents malgré les grèves : Nicole, Pierre, Marie Françoise, Jacky, Martine.

Jacky nous présente "*Eloge du métèque*" d'ABNOUSSE SHALMANI née en 1977 à Téhéran et exilée à Paris quand elle avait 8 ans.

A travers la figure du métèque l'auteur tisse un portrait de l'exil, de la recherche d'identité et de la singularité de "l'autre". Une quête de soi à travers une étude savante et érudite autour des figures du métèque dont elle en montre toutes les facettes dans 8 chapitres :

- 1- Au commencement il y a le verbe
- 2- Le métèque un tempérament
- 3- Une ambition
- 4- Une esthétique
- 5- Une transgression
- 6- Une sensualité
- 7- Un malentendu
- 8- Une fiction



Le mot métèque est emprunté à l'antiquité grecque, Aristote, macédonien, en était un. Il définit celui qui a changé de cité, devient insulte sous la plume de Charles Maurras, est réhabilité en 69 dans une chanson de Georges Moustaki, apparaît comme un transfuge qu'on ne peut enfermer dans sa seule identité.

Aujourd'hui le mot métèque est désuet et remplacé par celui d'immigré qui a une valeur essentiellement politique et économique.

Elle convoque des métèques, personnages haut en couleur : écrivains, artistes ou, personnages historiques ou de roman comme (entre autres) Picasso, Dora Maar, Romain Gary, Chagall, Salman Rushdie, Martin Eden, Le chevalier de St Verge, Hérodote, Baudelaire, Modigliani, Soutine, Esméralda, La Sabina de Kundera... ayant tous un trait commun le vêtement, être métèque est une esthétique et un acte éminemment politique.

Elle rend hommage à la figure de l'étranger mais renvoie dos à dos la droite et la gauche qui ont toutes deux du mal à voir l'immigré comme un être humain. La droite voit le métèque comme "le grand remplaçant" et la gauche qui a besoin de mascotte comme une éternelle victime qui doit rester ce qu'il est.

Se considérant elle-même comme une métèque, elle s'interroge et se situe dans "l'entre deux", ni tout à fait de là bas d'où elle vient, ni tout à fait d'ici où elle vit, son d'exil perpétuel est aussi pour elle authentique liberté.

Dans la discussion qui suit on s'aperçoit qu'on a tous, à des degrés divers des ascendants "métèques" !

Marie Françoise a assisté à la présentation éprouvante en 2007 de *Pour mémoire, Argentine 1976-1980* de Susana Romano en présence de l'auteur.

A la lecture elle a senti le besoin pour sortir de l'étouffement oppressant de lire parallèlement un autre livre plus joyeux elle a choisi *Autobiographie* de John Cage qu'elle nous l'a présenté ensuite.



*Pour Mémoire* est un texte sur la torture des femmes et leur tentative de survie dans les centres clandestins de détention de Córdoba est un acte testimonial unique, où la poésie se mêle à l'horreur pour narrer l'indicible. Une lutte contre l'oubli qui fait entendre, à travers la voix et la mémoire de l'auteure, celles de centaines de détenues réduites à jamais au silence par la dictature militaire argentine.

Pas d'organisation chronologique dans ce livre où le temps est détruit et où il ne reste que l'espace d'une expérience collective, d'un "nous" permanent de femmes enfermées traitées comme du bétail et qui provoque la honte d'être humain quand on lit de quoi il est capable.

Ce plan systématique d'extermination est traité sur le mode de la disparition (Pérec), la parole étant éteinte sous la torture saccage physique et moral, viols répétés, mâchoires fracassées...

Je vous transmets l'excellente critique de Patrice Corbin faite sur le site de Cahier Critique de Poésie.

"*Pour mémoire* est une langue de la disparition, de la déshumanisation, une langue charnelle où se structurent les « mots-plaies », une langue de l'horreur concentrationnaire, des mots qui s'épuisent sous le diktat de la dictature

militaire en Argentine. Il ne s'agit pas d'un récit, pas même d'une plainte qui souffre de l'inaudible, ni de cette impossible mais non moins réelle réalité du camp. Ce qu'il y a, ce sont ces syntagmes qui s'enchevêtrent dans l'insoutenable, l'indicible, des « îlots de grammaires décharnées et narration dépouillée ». Une « écriture-camp » de la suppression, de l'anéantissement. « Ni celle-là ni cette autre ni cette autre, je ne suis. Je suis toutes, aucune, masse informe, presque indifférente, presque cadavre. » Procédure de l'effacement, nous sommes par le « mot-rupture » amputés ; qui est-elle cette femme torturée, violée, ce « corps en libre service » entre les mains du bourreau ? Au camp de La Perla, non loin de Córdoba, *l'humanité se suicide, les « bouches d'uniformes » désincarnent, anéantissent jusqu'à la possibilité biologique « ...il y a pillage ; utérus et seins vidés, bras dépouillés, maternité escamotée... » Écrire, cacher, ensevelir les mots Pour mémoire dans le tissu de la nuit. Oui après Auschwitz, après la parole calcinée de l'autodafé, après l'impossibilité du poème par la sentence d'Adorno, naît une langue sanglée par les barbelés du camp, par les cris et les odeurs de cadavres. Une autre sémantique, une syntaxe qui se dissout dans le feu des chairs meurtries « Récentes entailles brûlent entre seins dessinant cartes désolées de chair en extinction ». Comme un chant des marais devenu celui de l'abîme, dans chaque fosse dégorgeant les corps assassinés, par l'impossibilité du poème anéanti, voilà que la condition prend forme d'énoncé : Si c'est un homme (Primo Lévi), si c'est une femme (Susana Romano Sued).*

Présentation de *autobiographie* de John Cage

Editions Allia 1989

Tête-bêche. Le texte est d'un côté en français. De l'autre, en retournant bien sûr le livre, en anglais. L'ouvrage compte 32 pages d'un côté et 29 de l'autre, la langue de Shakespeare se révélant plus concise. En écrivant son autobiographie, John Cage (1912-1992) ne se montre pas prolix. Cela peut sembler logique, si l'on pense que sa composition musicale la plus connue se nomme «4'33"».

Son père lui sert de guide dans sa vie.

Quand on demande à J. Cage comment l'histoire est écrite il répond : " tu dois l'inventer. Ce qu'il l'a influencé... tout.

Etudes d'architecture, de musique et d'arts plastiques...

Influencé par les philosophies asiatiques.

S'interroge sur l'immobilité et le mouvement dans la danse (Cunningham).

Pour lui la musique sert à calmer l'esprit et la rendre sensible à l'expérience divine.

Il joue du piano, s'intéresse à toute sorte de musiques, cette vibration de l'instant, à la musique graphique, fait des recherches sur le silence, le bruit de l'eau, peint des décors de théâtre, réalise des costumes, se rapproche de Duchamp, relie Wittgenstein et le bouddhisme, participe à la Beat Generation avec A. Warhol, fait une conférence qui oppose Satie à Beethoven (et donne raison à Satie), à la lecture qui ouvre toutes les portes que tu veux.

L'écriture fluide et ramassée de ce génial expérimentateur touche à tout ne se défait pas d'humour et d'esprit de dérision.

En fin de réunion j'ai conseillé vivement le numéro hors série de la revue Philosophie magazine : *La puissance des femmes* qui permet de se repérer dans toutes les mouvances (d'une richesse trop méconnue) du féminisme depuis sa naissance.

Martine

